

Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven



Chapitre IV



Ville d'Avignon ~ Mai 1347

L'air de l'après-midi était chargé d'une forte odeur de pluie ; le ciel à l'ouest était noir.

Le cardinal Lean arriva à Avignon en provenance d'Angleterre, faisant une entrée triomphale dans la cour du château de Mallow à bord d'une calèche lourdement escortée. La poussière soulevée par le passage du cortège fut aussitôt engloutie par des nuages tourbillonnants qui s'amoncelèrent devant lui. L'orage grondait. Alors que la diligence approchait de l'entrée, Lean s'avança, regarda par la fenêtre et découvrit que certains membres de son avant-garde erraient, l'air hébété.

Le capitaine de l'escorte de Lean lança son destrier au galop tout en réprimandant ses gardes désarmés : « Au garde-à-vous ! Debout ! » Aucun n'obéit. Le capitaine arrêta sa monture et attrapa le premier cheval venu. « Sergent ! Que se passe-t-il ici ? Expliquez-moi ça, immédiatement ! » « Répondez-moi maintenant ! » Le sergent leva les yeux d'un air hébété, comme s'il s'évanouissait en état d'ivresse – le regard vague, la bouche peinant à former des mots.

« Assez de cette mascarade ridicule ! » tonna le cardinal. Lean sauta de la calèche, une main sur son chapeau à larges bords qu'il inclinait contre le vent.

Le capitaine et trois autres gardes d'escorte rejoignirent le cardinal et le cortège de Lean dans le château. À l'étage, un bourdonnement constant s'intensifia à mesure qu'ils approchaient de la chambre du cardinal Basiliste . Ils entrèrent d'un pas décidé et se figèrent. Plusieurs gémirent et détournèrent le regard. Le cardinal Lean sortit un mouchoir et se couvrit le nez et la bouche tandis qu'un garde se précipita vers la fenêtre ouverte et vomissait.

Devant Lean, un basiliste noir et bouffi gisait raide sur son lit, le visage recouvert d'une masse grouillante de guêpes. Les insectes allaient et venaient par la fenêtre ouverte, emportant des asticots venimeux loin des creux de sa tête. Le cardinal mort n'était pas plus troublé, allongé, raide et putride, les yeux séchant sur le sol comme deux pièces sales. Lean regarda par la fenêtre vers la cime des arbres au loin, qui se balançaient et dansaient sous les vents d'une tempête qui approchait. Puis il reporta son attention sur l'intérieur chaud, stagnant et étouffant de la pièce, dont l'air immobile était imprégné de faibles traces de lavande et d'excréments humains. Plusieurs insectes tambourinants le fouillaient , planant et tournant autour de sa tête comme un halo bourdonnant.

Cependant, Lean n'était pas du genre à s'attarder sur de tels détails. Il examina les objets de l'appartement plus en détail, son regard s'arrêtant sur la feuille de parchemin posée sur le bureau. Il s'avança pour l'examiner de plus près. Lean souleva le parchemin où étaient écrites les dernières paroles du Cardinal , qui lui étaient adressées. Peu après, le groupe quitta le château aussi précipitamment qu'il y était entré. Lean parcourut la lettre du regard en marchant. « Les Apocryphes ! Vite ! » grogna-t-il en se glissant dans la calèche. « En selle ! » hurla le capitaine à ses gardes en enfourchant son cheval. Les hommes se précipitèrent vers leurs montures. Le capitaine éperonna son cheval pour le mener en tête du groupe. La calèche tangua et s'élança en avant. Lean détourna les yeux de la lettre et frissonna. À la tête d'une armée de vingt-quatre hommes, le cardinal chargea vers l'ouest, franchissant le pont du Rhône, s'éloignant d'Avignon, en direction des Apocryphes et d'un menaçant cumulonimbus qui engloutissait l'horizon. L'attention de Lean était cependant entièrement absorbée par sa grave responsabilité envers le concile des Apocryphes – et envers le pape Clément, qui ignorait tout des affaires du concile.

Les cardinaux Xavier et Basiliste ayant été assassinés, Lean était le dernier membre survivant du Conseil supérieur ; tout ce que le Concile avait gardé secret pendant près de cinq siècles reposait désormais sur ses épaules. Et bien que le droit canonique décrétât que le Vicaire du Christ – le pape régnant – fût le membre le plus haut placé du Concile, Lean savait qu'il serait difficile, voire impossible, de s'adresser directement à Clément. Auparavant, en tant que cardinal, Clément s'était farouchement opposé à toute proposition qui, à ses yeux, risquait de renforcer la position du Concile des Apocryphes. Clément avait t

Lean estimait que le Concile portait atteinte à l'autorité du Collège des cardinaux. Il ne nourrissait aucun espoir que Clément ait changé d'avis après son accession au trône pontifical. Néanmoins, il était déterminé à obtenir une visite auprès de Clément, même par la force si nécessaire. Et si tel était le cas, il était prêt à justifier un tel acte d'insubordination en faisant quelque chose d'inédit dans l'histoire du Concile des Apocryphes : retirer les preuves des archives apocryphes et les présenter directement à Clément en personne.

Lean et Clément étaient des caractères opposés ; ils s'affrontaient. Tous deux en étaient conscients. Lean était un homme de peu de mots : modeste, inquiet et sincère. Clément était maladroit et impatient, appréciant le luxe et la vie mondaine ; en tant que pape, son comportement était davantage celui d'un monarque élégant que celui d'un messenger austère de Dieu. Lorsque des conversations avaient lieu entre eux, elles étaient formelles, brèves et généralement sans intérêt. Durant les quatre années Depuis l'accession au trône pontifical de Clément, le cardinal Basiliste avait sollicité à plusieurs reprises le pape au sujet des apocryphes. À chaque fois, il s'était vu refuser une audience, au motif que d'autres questions plus urgentes exigeaient l'attention immédiate de Clément, telles que la construction d'un nouveau palais, les affaires d'État, les finances et la fiscalité. Clément avait négligé de nommer de nouveaux membres au Conseil supérieur, même après la mort du cardinal Basiliste, et son inaction avait affaibli cette instance autrefois puissante. Ce déclin était presque certainement dû à une négligence délibérée de sa part. Pourtant, Lean n'avait guère d'autre choix que de s'imposer auprès de Clément et de lui rappeler sa responsabilité envers l' institution séculaire du Conseil des Apocryphes.

Le Conseil avait été construit en 1334 sur ordre du pape Benoît XII qui, malgré son désir de ramener la papauté à Rome, avait transféré toutes les archives papales du Vatican vers ce nouveau bastion français. L'édifice, aux allures de tombeau, se dressait dans la vaste et humide vallée du Rhône, cerné sur trois côtés par des ravins escarpés, recouverts de jeunes bois et de broussailles épineuses. À l'est, les remparts d'Avignon dominaient les gorges du fleuve, tandis qu'à l'ouest, la grandeur de la ville s'estompait, emportant avec elle ses odeurs nauséabondes.

Moins d'une heure s'écoula avant que le carrosse lourdement gardé, portant le sceau de l' Église de Rome, ne gravit péniblement un chemin escarpé et ombragé, dissimulé par de hauts bosquets de conifères. Les remparts de pierre qui se dressaient sombrement derrière les arbres étaient d'un noir aussi profond que le ciel. Ce dernier s'épaissit comme une cendre flottante ; le vent tourna et se transforma en glace. Des éclairs , le tonnerre grondaient, puis soudain, de grosses gouttes de pluie annoncèrent des averses torrentielles. La suite de Lean peinait à gravir l'étroite route boueuse, plusieurs gardes à pied, couverts de boue, s'appuyant sur l'arrière de la calèche pour l'aider à avancer.

Ils avançaient. Ils le sortaient des flaques d'eau ; en avant, centimètre par centimètre, pied par pied. Des éclairs illuminaient la route devant eux, soulignant la silhouette toujours menaçante des Apocryphes.

Aucune fenêtre n'interrompait la façade de pierre de l'imposante forteresse. Son unique entrée était gardée jour et nuit par des sentinelles du Conseil, des hommes triés sur le volet par le Conseil supérieur pour leur force physique et mentale, et leur loyauté inébranlable. Même le protocole rigide de la Garde royale du roi Philippe paraissait insuffisant en comparaison. Derrière ces murs gardés reposaient des textes sacrés connus de quelques rares hommes vivants : les livres complets d'Hénoch, des Jubilés, des Géants, de Salomon et autres, jadis considérés comme des Écritures, ainsi que d'anciens rouleaux écrits dans des langues oubliées depuis mille ans. Et des vestiges de la bibliothèque grecque d'Alexandrie, détruite depuis longtemps, aux cylindres d'argile assyriens relatant les années qui suivirent le Déluge et confisqués dans les temps. Dès les premières croisades, le contenu des Apocryphes recelait tous les secrets de l'Église et les gardait jalousement.

Lean recherchait des documents contenus dans quatre recueils apocryphes – des textes que le cardinal connaissait presque par cœur. Et bien qu'il eût été contraire à son bon sens de retirer quoi que ce soit des Apocryphes, il ne pouvait imaginer de meilleure approche pour accomplir sa tâche : convaincre Clément de choses qu'aucun homme sensé n'oserait croire vraies.

Le premier des quatre ouvrages était la Statue Physique, le plus grand d'entre eux. Il contenait des descriptions détaillées des monastères du Conseil et de leurs deux pierres d'entrée. Il retraçait également l'histoire de chacun. La première pierre d'entrée fut mise au jour en 876, sous le règne de du pape Jean VIII. Situé dans les régions montagneuses d'Ombrie, au sein des États pontificaux italiens, le site de fouilles abritait également un ancien établissement samnite. La seconde pierre de porte fut découverte en 877, sous le pontificat du pape Étienne VI. Dans l'actuelle province d'Auvergne, en France, le monolithe se dressait au sommet d'une colline rocailleuse, au sud de la Loire.

Le second ouvrage était le recueil des proclamations du Conseil. Il recensait la composition historique du Conseil, ainsi que tous les pontifes et conseillers ayant siégé aux Conseils supérieur et inférieur. Il contenait également les statuts du Conseil.

Le troisième lien était constitué par les Exclusions de la Réforme, rédigées par le pape Benoît XII en 1336. Il s'agissait d'amendements canoniques ou de clauses d'exclusion à la bulle papale : le Notre Père Rédempteur. Cela permettait au Concile de gouverner ses deux monastères selon ses propres modalités.

jugé convenable.

Le quatrième et dernier texte recherché par Lean était les Traductions de Naramsin, également appelées par le Conseil supérieur les Transdivinations des Pierres Portes. Ces fragiles pages reliées dataient de trois siècles et portaient le nom de Naramsin, un scribe de l'abbaye, clerc de Gardiens, qui, grâce à son dévouement et à sa ferveur, était parvenu à déchiffrer seul les inscriptions des monolithes français. Ces traductions offraient une transcription latine de l'étrange langue gravée sur les faces de la pierre française. Les gravures sur la pierre italienne étant identiques, les pages de Naramsin servaient de traduction pour les deux Pierres Portes, situées en France et en Italie.

Lean savait que chacun des quatre textes pourrait suffire à éveiller le pape inconscient du danger imminent, mais il faudrait les quatre pour le soumettre à son emprise, et donc à son autorité .

Les Apocryphes – le contrôle. Il faut qu'il voie, si le Conseil veut survivre. La calèche de Lean s'arrêta et il jeta un coup d'œil par le hublot pour apercevoir des silhouettes sous une pluie battante, rassemblées en deux rangs de part et d'autre de deux portes massives cerclées de fer – l'entrée des Apocryphes.

À l'intérieur de l'Apocryphe, au-delà de ses grandes portes, des torches murales éclairaient une vingtaine de gardes résolus qui bordaient l'entrée du couloir. De l'autre côté, des coups de lance frappaient la porte, suivis d'un ordre étouffé : « Ouvrez, sur ordre de Son Éminence le Cardinal Lean du Conseil des Apocryphes ! »

Deux gardes retirèrent les barres de fer et s'efforcèrent d'ouvrir les portes. Cardinal Lean Le capitaine et son épouse traversèrent la pièce en trombe, trempés jusqu'aux os par la pluie battante. Les gardes s'inclinèrent à leur passage. Les portes se refermèrent avec un bruit sourd. Sans ralentir , Lean et le capitaine disparurent dans le hall faiblement éclairé, laissant derrière eux une traînée d'eau qui ruisselait de leurs vêtements sur les pavés, lesquels reflétaient les flammes tremblantes des torches du couloir.

Alors que Lean tournait au coin d'un couloir et approchait de son extrémité, six gardes firent soudainement leur apparition. Ils se tenaient devant une haute porte richement ornée de sculptures complexes, recouverte de plaques de métal scintillantes et incrustée de pierres précieuses. Des lettres grecques, le mot APOCRYPHOS, étaient gravées au-dessus de sa clé de voûte. Le sergent de la porte s'avança, la main levée, paume ouverte. « Halte ! » Les gardes derrière lui firent de même, et un cliquetis de lourdes armures de fer résonna dans le hall. Lean s'arrêta devant le sergent, qui poursuivit : « Indiquez la nature de... »

Lean repoussa sa main d'un geste vif. « Je n'ai pas le temps ! » Il se pencha en avant, forma une coupe avec sa main et murmura les mots de passage à l'oreille du sergent.

Le soldat pivota, claqua des talons et s'adressa à ses gardes de porte : « Cédez le passage à Son Éminence, le cardinal Lean du Conseil ! »

Les gardes s'écartèrent précipitamment et le sergent glissa une grande clé en laiton dans la serrure. Ils pressèrent leurs épaules contre les planches de bois immaculées de l'imposante porte tandis que celle-ci s'ouvrait. La porte grinça et s'ouvrit doucement. Lean prit une torche que lui tendait un des gardes avant de se faufiler dans l'espace ainsi créé. Derrière lui, l'écrasante porte se referma avec un fracas retentissant. L'écho s'estompa et un silence l'enveloppa, dans le calme absolu. L'obscurité n'était troublée que par sa propre respiration et le souffle régulier de la flamme de sa torche.

Lean traversa l'obscurité d'un pas déterminé, allumant une série de torches murales. L'immense pièce prit forme lorsque le Cardinal dissipa les ténèbres. De nombreuses rangées de bibliothèques tapissaient les murs. Des allées et des allées sillonnaient le sol, leurs étagères abritant un vaste assortiment de textes — manuscrits, rouleaux et cylindres d'argile inscrits — tous secrets du Saint-Siège. Lean rangea la torche dans un compartiment vide. Un support de lampe torche était fixé contre le côté d'une étagère. Une vaste table de lecture était éclairée devant lui. Il souleva l'un des tabourets en bois disposés autour de la table et descendit en courant. De nombreuses rangées d'étagères. Il tourna à un coin et se figea, glacé d'effroi. Quelques mètres plus loin, un escabeau se dressait déjà devant lui. Il laissa tomber celui qu'il portait et courut vers l'autre.

Lean grimpa sur le nouveau tabouret et fouilla les étagères, les scrutant fiévreusement avant qu'il l'ait trouvé : le Physique de la Statue. Avec un soupir et un regain d'énergie apparent, il récupéra l'ouvrage imposant et se précipita vers la table de lecture. À peine l'eut-il posé sur la table, installé dans un fauteuil et ouvert le livre que son cœur fit un bond dans sa gorge. Il manquait des pages.

« Non ! » haleta-t-il en tournant les pages, la main sur la bouche, les yeux écarquillés et brillants d'un mélange d'étonnement et de terreur profonde. Près de la moitié des pages avaient disparu, arrachées . « Non ! Non ! Non ! » Il bondit de la table et courut vers la porte close.

« Ouvrez cette porte immédiatement ! » cria Lean en frappant du poing contre elle. Une clé s'enclencha dans la serrure et, galvanisé par une force nouvelle, il poussa la lourde porte. « Qui a fouillé les archives ? » hurla Lean.

Le sergent balbutia : « Vos... euh... seuls... seuls cardinaux du Conseil ont été admis. »

Lean se pencha vers lui et grogna : « Je suis le dernier du Conseil. Le dernier ! Il n'y en a pas d'autre ! »

« Et le cardinal Masson ? » demanda le soldat.

Lean recula brusquement, le visage horriblement décomposé. « Masson ? Ce cardinal n'existe pas. »

« Lui... ce Masson connaissait les mots du passage, Votre Éminence ! J'ai pour ordre d' autoriser... »

« La clé, donnez-la-moi ! » interrompit Lean. Le soldat obéit. Lean glissa la clé sous sa robe. « Je connais vos ordres, garde ! » Lean reprit ses esprits. « Dites-moi, à quoi ressemblait-il ? Était-il habillé » — Lean désigna sa propre robe écarlate — « comme un cardinal ? »

« Oui, Votre Éminence. Il prétendait être un membre nouvellement élu du Conseil. Il affirmait avoir été envoyé par Sa Sainteté pour examiner certains registres canoniques. Et il vous connaissait assez bien. »

« Sergent, la raison de ma visite aux Apocryphes est d'informer Sa Sainteté de ses obligations envers eux. Comment pourrait-il donner des ordres sur des choses dont il ignore tout ? »

« Votre Éminence, mes ordres sont... »

« Mère de Dieu », murmura Lean, distrait par ses doigts tremblants, les yeux errant au-dessus de la pièce. le sol avant de se verrouiller à nouveau avec le sergent et de rétrécir, « À quoi ressemblait-il, ce cardinal Masson ? » insista-t-il.

« Il avait une assurance tranquille , une allure de cardinal. Votre taille, vos cheveux blonds, votre teint clair... ah... et un œil marron et l'autre blanc ! » Le soldat montra son œil gauche. « Celui-ci était aveugle. »

Lean durcit le regard et serra les dents. Il n'y avait qu'un seul cardinal avec de tels yeux.

« Quel sa malchance ! » pensa Lean. « Blasi... c'est sûrement le Collège qui l'a incité à faire ça. »

« Qui l'accompagnait, son escorte ? » demanda Lean au sergent, visiblement déconcerté.

« Il est venu seul, Votre Éminence, sur sa propre monture. »

« Tout seul ? » s'exclama Lean, indigné. « Sergent, je viens avec des dizaines de gardes et un carrosse blindé. N'avez-vous pas trouvé étrange qu'un cardinal puisse voyager hors du palais et de la ville sans escorte ? À cheval, qui plus est ? »

« Votre Éminence, à chaque fois qu'il venait, ce Masson... je veux dire cet homme, me murmurait exactement les mêmes mots que vous avez prononcés il y a quelques instants. Sinon, je ne l'aurais pas laissé entrer. Mes ordres... »

« Je connais vos ordres ! » s'écria Lean. « À chaque fois qu'il est venu, avez- vous dit... combien de fois, sergent ? Combien de fois avez-vous ouvert ces portes à cet intrus ? »

« Beaucoup ces derniers jours », dit le sergent à voix basse. « Je l'attends encore demain ;

Dois-je le placer en détention, Votre Éminence ?

Lean savait que, sans la connaissance des Apocryphes par Clément, l'arrestation de Blasi ne ferait que l'irriter et envenimer une situation déjà fragile.

« Non, sergent », répondit Lean calmement. « Refusez-lui simplement l'accès aux Apocryphes. Ne l'arrêtez pas. Le nouveau Conseil décidera de son sort. » Une autre pensée lui vint alors à l'esprit.

« Avez-vous déjà répété les paroles du passage à quelqu'un ? »

« Moi, Votre Éminence ? Je ne l'ai pas fait. Il m'est interdit par ordre de le faire. »

« Jamais ? Même à toi-même ? »

« Jamais, Votre Éminence. »

L'homme montait la garde devant la même porte depuis près de vingt ans. Lean n'avait guère de doutes à avoir à son sujet. Puis, soudain, il comprit : il vit la clé tourner dans la serrure et une porte s'ouvrir sur... La sinistre vérité lui apparut aussitôt. Le cardinal Basiliste fut torturé jusqu'à avouer les paroles du passage ; cela liait assurément Blasi au meurtre de Basiliste .

« Vous ne direz rien de cela à personne. Nous changerons les paroles du passage avant que je Partez. Personne ne franchit le seuil des archives, pas une seule personne, sauf moi. Me rassemblez-vous ?

« En effet, Votre Éminence. Je le crois », acquiesça précipitamment le sergent.

« Une dernière chose : l'intrus est-il venu ou reparti avec quelque chose, même un petit bout de papier ? »

Le sergent répondit : « Dès le premier jour, il a emporté deux reliures des archives et j'ai insisté pour qu'il les rende. Je l'ai mis en colère, mais il a obtempéré.

Depuis, il n'a rien emporté. J'ai inspecté sa robe du mieux que j'ai pu, mais je n'ai pas osé. »

« Exigez une fouille corporelle, puisqu'il était... je l'ai fait venir, cardinal du Conseil », s'exclama l'homme. Les joues en feu, il fixa les dalles du sol en murmurant : « Exactement comme je l'ai fait pour vous, Votre Éminence. »

Lean fronça les sourcils. « N'en parlons plus. Fermez la porte. »

« Oui, Votre Éminence. » Le sergent referma la haute porte d'un coup sec et Lean retira la clé de sa robe, verrouillant la porte de l'intérieur. Il retourna à la table de lecture.

Lean a évalué les dégâts, rassemblant ce que Blasi aurait pu apprendre des pages déchirées. Il feuilleta d'autres pages.

« Mince ! » Lean frappa du poing une section manquante. Il chercha plus profondément dans le livre pour découvrir que toutes les traductions de Naramsin avaient été retirées.

« Qu'il aille au diable ! » Il frappa du poing sur la table ; sa colère résonna à travers l'étagère, le sol, et peut-être même jusqu'au cœur de la terre. Par l'intermédiaire de Clément, Lean veillerait à ce que Blasi se taise.

« Caw ! Caw ! » Un cri rauque retentit : « Caw ! » Lean, surpris, leva brusquement la tête pour repérer... Un corbeau, perché sur une étagère, battait des ailes. Lean se leva lentement. « Par Dieu... » L'oiseau se jeta sur Lean, visant droit sur ses yeux.

Avec un cri strident, le cardinal recula en titubant. Tel un éclair, ses plumes noires et grinçantes lui lacérèrent le visage de son bec et de ses serres fulgurantes. Le visage ensanglanté et aveuglé, Lean recula précipitamment, heurta une étagère massive et chuta. L'étagère bascula et le corbeau s'envola. À genoux, essayant le sang de ses yeux, Lean découvrit l'oiseau perché tranquillement sur l'étagère où il l'avait aperçu pour la première fois. Lentement, il se releva .

« Craquement ! » Lean se retourna et vit la bibliothèque branlante basculer vers lui. Il tendit le bras et hurla. Une avalanche de livres et d'étagères s'abattit sur lui comme un glissement de terrain, faisant trembler la pièce jusqu'aux plus grands. La torche, appuyée contre le côté de l'étagère, s'abattit sur la pile de livres et les embrasa. Puis tout se tut, hormis le crépitement des flammes et le gémissement étouffé d'un cardinal enseveli sous les décombres. Aussitôt, la silhouette du corbeau se dissipa dans un nuage de fumée et disparut.

« Votre Éminence ! » l'appela le sergent en frappant à la haute porte.

Sous la malle, Lean gisait ligoté, les jambes brisées et les côtes fracturées. Des livres et des étagères l'encerclaient de toutes parts. De la fumée s'échappait du tas de débris. « Mon Dieu ! Au secours ! Gardes ! » cria-t-il.

La fumée roulait sur le sol et, sous le seuil de la porte, s'accumulait autour des bottes du sergent . « Apportez un bélier ! Rassemblez tous les soldats ! Immédiatement ! » hurla le sergent à ses hommes. Ils se dispersèrent. Il frappa à la porte : « Cardinal Lean ! Ouvrez la porte ! »

Le temps passa et la fumée s'épaissit. Lorsque les soldats revinrent avec leur bélier, ils frappèrent à la haute porte, le tout accompagné de larmes déchirantes et des cris étouffés de... Un cardinal en feu, les pieds en avant.

~*~

Il se trouve que le destin avait été clément envers le cardinal Blasi. Si Lean avait vécu un jour de plus, Blasi aurait pu être accusé de meurtre. Le pape n'aurait eu d'autre choix que de lancer une enquête approfondie sur les apocryphes. Et une telle enquête aurait pu avoir des conséquences désastreuses.

Le secret que le Conseil gardait jalousement fut révélé, et le Pape aurait sans doute nommé un nouveau Conseil supérieur, même si Blasi croupissait dans une fosse commune. Au lieu de cela, Blasi se retrouva comme par magie sans aucun obstacle.

Le lendemain de l'incendie qui ravagea les archives apocryphes, le capitaine Pitro, lord d'armes du pape, fut dépêché sur place pour enquêter. À son retour, il conclut que la mort du cardinal Léan et l'incendie qui détruisit les archives n'étaient qu'un accident. L'affaire fut classée et la papauté poursuivit son enquête sur l'assassinat du basiliste, sans toutefois s'y attarder outre mesure. La visite du roi Philippe au palais papal étant prévue dans moins de deux mois, la politique occupait toutes les conversations. Les apocryphes et leurs secrets devaient attendre. Après tout, l'Angleterre occupait des territoires français et Philippe avait besoin de l'aide du pape Clément, dans le cadre de la trêve en vigueur, pour reconquérir les territoires perdus du Nord.

Au cours du mois suivant, Blasi eut amplement l'occasion de méditer sur les documents qu'il avait volés. Les traductions de Naramsin l'intéressaient particulièrement.

Dans l'intimité du Château Rouge, il lut et relut le texte fascinant.

Si ces choses sont réelles, pensa-t-il, stupéfait, alors le spectre de mon frère disait vrai : ce monolithe a le pouvoir non seulement de chasser Edward de France, mais de l'écraser — lui et tout le reste. L'Angleterre avec lui.

C'était en début d'après-midi lorsque Blasi pénétra dans la cour du cloître du palais papal. Il aperçut Julin qui traversait le parc, menant deux jeunes serviteurs. Sur les épaules des garçons était posé un long rouleau d'étoffe bleu nuit orné de boutons d'argent. « Cardinal Julin ! Un instant, s'il vous plaît », cria Blasi à travers la galerie. Alors qu'il s'approchait Julin, un autre cardinal en robe rouge, arriva. Firmus était lui aussi intendant du palais, et ses fonctions faisaient de lui le cardinal le plus détesté de tous. Il enquêtait, documentait et rapportait directement au pape toutes les affaires du palais. En bref, Firmus était les yeux et les oreilles du pape et se comportait comme s'il l'avait déjà été. élu prochain pape. Cependant, en vérité, il n'était rien de plus qu'un curieux égocentrique. corps.

« Julin, sais-tu où se trouve le cardinal Toussain ? » demanda Blasi.

Firmus l'interrompit : « Blasi, as-tu marqué les trois tonneaux de vin pour Sa Majesté le roi Philippe ? »

« Oui, hier matin », répondit Blasi sèchement avant de se tourner vers Julin et de répéter : « Où est Toussain ? »

Julin jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Il nous suivait il y a un instant. Peut-être

Il... ah ! Il arrive, maintenant.

Toussain franchit l'arche de la galerie du cloître en soutenant ses deux bras. un épais carré de tissu bleu plié.

Firmus se plaça entre les cardinaux, exigeant l'attention de Blasi. « Has Toussain ? » ont rempli les caisses à bouteilles de Sa Majesté et les ont marquées ?

Julin a intercepté cette question. « Oui. Deux soirs auparavant. »

Toussain rejoignit le groupe, essoufflé et le visage fermé. « Julin, ils vont laisser tomber le tissu et le salir si tu restes là encore longtemps », lança-t-il sèchement. Julin remarqua les trois jeunes serviteurs grimaçants, leurs pieds s'enfonçant sous le poids considérable de la charge.

« Oh, mon Dieu ! Ne le laissez pas tomber ! Direction la salle du banquet ! » s'écria Julin à ses jeunes serviteurs. Il se retourna et salua les deux cardinaux. « Blasi ; Firmus. » Il s'éloigna à toute vitesse, suivi de ses serviteurs.

« Je suis juste derrière toi », lança Toussain. Il fit un signe de tête à Blasi et Firmus, visiblement prêt à rattraper Julin. Firmus se plaça devant lui, les bras croisés derrière le dos, et se balançait sur ses talons. « Sa Sainteté m'a demandé de vérifier que les caisses de bouteilles sont emballées et étiquetées », dit-il d'un ton important, toisant Toussain de haut. « J'imagine que oui ? »

« Et c'est bien ainsi », rétorqua Toussain.

Blasi grogna, exaspéré : « Julin a admis il y a peu que Toussain avait préparé les bouteilles. » Firmus inclina davantage la tête en arrière, plissant les yeux vers Blasi comme s'il était perché en hauteur. « C'est exact, mais je veux entendre la parole de Toussain et non celle d'un autre. Oh, et dites-moi, Blasi, avez-vous posté une garde près des tonneaux de vin que vous avez marqués pour Sa Majesté ? »

« Ce n'était pas nécessaire », déclara Blasi en haussant un sourcil. « J'ai averti les tonneaux de vin que s'ils tentaient de s'échapper de la cave, je veillerais personnellement à ce qu'ils meurent ivres morts – et c'est ainsi qu'ils ont accepté de ne pas s'enfuir. » Un sourire sec effleura ses lèvres.

Toussain réprima un rire.

Firmus fronça les sourcils. « Je ferai comme si je n'avais rien entendu de ces plaisanteries sur les cardinaux », dit-il froidement. « Blasi, vous avez peut-être oublié que l'Angleterre et la France sont en guerre. » Peut-être devrez-vous en prendre la responsabilité personnelle, si Sa Majesté venait à être empoisonnée et à mourir. » Se tournant vers Toussaint, il poursuivit : « Le seigneur d'armes n'est pas dans la salle des gardes. L'avez-vous vu aujourd'hui ?

Blasi intervint. « Peut-être avez-vous déjà découvert mes tonneaux de vin sans surveillance et avez-vous depuis lors sollicité le capitaine Pitro pour qu'il y place une garde, n'est-ce pas ? Si tel est le cas, il semblerait assez absurde de votre part de me demander si j'en avais placé une. » Firmus s'emporta ; cependant, Blasi ne lui laissa aucune ouverture. « Pourtant, vous avez posé la question, peut-être parce que vous avez l'intention de... »

Convaincre Sa Sainteté que vous m'avez surpris en train de manquer à mes devoirs de façon horrible ?
Serait-ce là le but de votre plan, Firmus ? Vous mettre en valeur.

avec le Saint-Siège en me jetant un mauvais éclairage ?

Firmus a réfuté cette accusation en citant le Livre des Proverbes : « L'insensé laisse éclater tout son cœur, tandis que le sage le retient jusqu'à plus tard. »

Toussain a désamorcé le conflit par la diplomatie en répondant à la question posée précédemment par Firmus.
« Le comte de Pointers est arrivé depuis et se trouve dans l'aile des dignitaires. Je crois que vous y trouverez également le capitaine Pitro, cardinal Firmus. »

« Oui, bien sûr » , approuva Firmus, désireux de conclure l'échange par ses propres mots. Il fit un signe de tête prudent à Toussain et Blasi. « Cardinal Toussain ; Cardinal Blasi. »

Blasi laissa à l'homme suffisamment d'espace pour retrouver un peu d'équilibre avant de lui crier : « Celui qui passe et se mêle d'une querelle qui ne le regarde pas est comme celui qui prend un chien par les oreilles. »

Firmus se raidit visiblement, prenant à cœur cette citation du Livre des Proverbes, mais continua de marcher comme s'il ne l'avait pas entendue.

Toussain se mordit la lèvre pour dissimuler un rire nerveux. Il se pencha vers Blasi et murmura : « Le capitaine Pitro est là, derrière vous. » Il désigna d'un geste discret les arcades au fond de la cour. « Là-bas, derrière la colonne la plus éloignée. Il parle avec un garde. »

« Ah, bravo, Toussain. » Blasi s'approcha de la colonne. Il trouva Pitro derrière et lui murmura quelque chose à l'oreille. Pitro acquiesça et aboya un ordre au garde, qui se retourna et s'éloigna en hâte vers la Grande Cave. Blasi tapota l'épaule de Pitro en signe de gratitude et retourna auprès de Toussain.

« Mon ami, nous devons parler. J'ai des choses d'une importance capitale à te confier », insista Blasi, presque en suppliant. Toussain observa le regard presque obsessionnel de l'autre homme , ses mains qui se tordaient et son attitude impatiente. Regardant par-dessus l'épaule de Blasi , il

« Aboya-t-il. "Garçon ! Viens vite !" Un jeune écuyer aux grandes oreilles s'approcha prudemment des cardinaux vêtus d'écarlate. "Votre Em-nuh-ness ?" »

« Éminence, mon garçon », le corrigea Toussain. « Émm-ih-nence. Tu es l'un des protégés du cardinal Julin , n'est-ce pas ? »

« Oui, votre... oui, monsieur. »

« Votre maître est dans la salle de banquet. » Toussain tendit le carré de soie épaisse à l' enfant hirsute. « Apportez-lui ce tissu. Dites au cardinal Julin que le cardinal Toussain sera là sous peu. Et si vous salissez ce tissu, écuyer, vous en répondrez. Vous me suivez ? »

« Oui, Votre Em-nuh-ness. »

Toussain tendit le matériel avec un soupir. « Allez-y, filez. » Le garçon se précipita.

« Enlevez-moi ce tissu ! » s'exclama Toussain. « Pas la cave ! Vous y avez envoyé un garde, et j'ai des domestiques postés dans le garde-manger. La salle de la Boteillerie est tout à fait privée. »
« Ça suffit », répondit Blasi. Ils quittèrent la cour ensemble.

Les deux hommes en robes rouges chuchotèrent ensemble, montant un escalier de bois brut menant à la Boteillerie. Toussain inspecta les six pièces à la recherche de domestiques avant de faire signe à Blasi d'entrer dans la Réserve de Bouteilles, où ils échangeèrent des bouteilles à travers un labyrinthe d'étagères pleines et vides jusqu'à ce qu'ils
Ils se dirigèrent vers un coin reculé de la pièce. De là, ils bénéficiaient d'un net avantage, car ils pouvaient repérer l'approche d'un intrus bien avant qu'il n'entende leur échange chuchoté.

Blasi parla longuement tandis qu'un mélange d'émotions contradictoires traversait le visage de Toussain : choc, scepticisme, horreur, dégoût et, finalement, incrédulité manifeste.

« Comment peux-tu t'attendre à ce que je croie à une chose aussi absurde ? » demanda-t-il fermement, une fois que Blasi eut terminé. « Comme une histoire fantastique ! »

Blasi se défendit : « Avez-vous jamais vu les deux monastères dont je parle, inscrits dans les registres fiscaux papaux ? Avez-vous jamais connu le but du Concile ? » Mieux encore, que renferme-t-elle dans ses archives ? Savez-vous pourquoi le Concile et ses cardinaux ont toujours été séparés du corps ecclésiastique ? Toussain, j'ai vu des documents apocryphes. Ce que je vous dis est la vérité, devant Dieu et devant la France. Ils gardent les portes mêmes de l'enfer.

« Vous voulez donc me faire croire, dit lentement Toussain, que le Concile des Apocryphes a construit ces monastères pour garder des pierres qui sont, en vérité, les portes de l'Enfer ? »
« Je dois croire que si l'on prononce ces inscriptions gravées sur la pierre, on pourrait ouvrir les portes de l'Enfer lui-même. Et ces Pierres Portes... » – Toussaint s'attarda sur le mot, comme s'il avait un goût amer dans la bouche – « sauveront toute la France ? Blasi, me cherchez-vous un cardinal de palais, si respecté par mes pairs pontificaux, parce que je manque de raison ? » Il souffla. « Même un imbécile aurait du mal à croire une affirmation aussi insensée que la vôtre ! »

« C'est la vérité ! Je sais que cela peut être difficile à comprendre, Toussain, mais je le jure, c'est la vérité. »

« Très bien. » Toussain pinça les lèvres. « Supposons que vous disiez la vérité.

Supposons également, Blasi, que vous trouviez le moyen de pénétrer dans l'un des monastères du Conseil, et que vous découvriez cette pierre lourdement gardée et prononciez avec précision les incantations qui pourraient ouvrir les Portes de l'Enfer. »

Toussain fixa Blasi d'un regard insistant. « Dans ce cas, comment persuaderez-vous ses Démons ? »

« Faire ce que vous voulez ? Que direz-vous, quand ces... rejets de Satan jailliront de cette pierre ? "Allez-y, détruisez les Anglais ?" » Toussain laissa échapper un cri rauque, presque hurlant.

« Puisqu'un oiseau libéré de sa cage ne revient pas sur commande, pourquoi ces Esprits devraient-ils t'obéir une fois libres ? De plus, comment peux-tu ouvrir et fermer une pierre par de simples mots ? Non, Blasi ; tu parles comme un enfant captif, pris d'une excitation fantastique ! » (Rires)

« Les Gatestones représentent bien plus que leur simple ouverture et fermeture », a rétorqué Blasi. « Elles ressemblent à des portes, mais elles ne s'ouvrent ni ne se ferment. Les esprits peuvent les franchir . Les traductions sont en vers, comme les Écritures. C'est par ces mots, les mots gravés sur les pierres, que l'on peut invoquer les esprits ou les renvoyer. »

Toussain secoua la tête. « Vous n'avez toujours pas répondu à ma question. Pourquoi ces esprits doivent-ils vous obéir une fois que vous les avez libérés ? »

« Les traductions confirment qu'on peut invoquer des esprits depuis ces Pierres-Portails et leur commander ! » Blasi, presque frénétique dans son insistance désespérée, frappait du poing l'épaisse planche du mur de la Salle des Bouteilles. « Et ce n'est pas tout. J'ai eu une vision bénie il n'y a pas si longtemps. Mon frère, Jean-Jacques, tué par les Anglais à Crécy, m'est apparu. Il m'a parlé de... »

« Assez de ces inepties ! » s'exclama le cardinal Toussain. « On me demande dans la salle du banquet. Peut-être pourrez-vous invoquer l'esprit de votre frère et ces... vos démons de pierre... » Pour vous aider. Ni Julin ni moi ne vous soutiendrons lorsqu'une inquisition vous accusera d' hérésie, Blasi. Soyez assuré que je rapporterai votre histoire rocambolesque à Julin, comme vous l'avez demandé – et soyez certain qu'il vous trouvera complètement fou de fièvre. Moi aussi. » Toussain se détourna.

« Non... attendez. Encore un instant », lui cria Blasi.

Toussain ne s'arrêta pas et ne se retourna pas en parlant. « Je n'ai jamais eu cette conversation avec vous, et si vous prétendez le contraire... »

« Vous aimeriez voir les disques vous-même ? » Blasi se fraya un chemin entre les étagères de bouteilles. « Je les ai. »

Toussain s'arrêta net et se frotta le menton. Aucun cardinal du Collège ne refuserait l'occasion de consulter les archives du Conseil , quelles que soient les affirmations insensées de Blasi, s'il avait réellement accès à ce mystère si jalousement gardé par le Conseil depuis si longtemps.

« Montrez-moi donc ces documents. Laissez-moi en être témoin et me faire ma propre opinion. S'ils sont convaincants, j'en entendrai davantage. Sinon, je vous les rendrai, à condition que vous cessiez de nous importuner, Julin et moi, avec ces inepties. Vous devrez oublier que vous nous avez jamais parlé de cette affaire. Ai-je votre parole, Blasi ? »

« En effet, vous les possédez. Et ai-je les vôtres, à savoir que vous garderez ces documents à tout prix et que vous me retournerez chaque feuille après votre examen privé ? »

« Je n'en ai pas besoin. Je rendrai tout – ma parole est également donnée. »

« Très bien. » Blasi sembla presque s'effondrer de soulagement. Il pourrait bien avoir des alliés, une fois que ses amis verraient ce qu'il avait vu. « Et quand vous découvrirez que je dis la vérité, j'attendrai vos excuses. »

« Cela suffirait amplement », dit Toussain en riant, l'air pensif. Quel ridicule, cet homme, dans sa folie ! Néanmoins, les écrits apocryphes...

« C'est convenu. »

« Je vous apporterai les archives dès l'aube. Je les descendrai à la cave. » Blasi s'en alla.

Toussain regarda Blasi traverser la cour, attendant avant de quitter la Boteillerie. Toussaint avait peut-être déjà proféré ces inepties à d'autres ; il ne ferait pas bon être vu en compagnie de quelqu'un qui, Toussain en était sûr, finirait sur le chevalet de l'Inquisiteur avant la fin des quinze jours.

Comme convenu, Blasi l'attendait à la cave le lendemain matin. Il remit à Toussain les pages des Apocryphes qu'il avait arrachées de la Statue Physique et de diverses autres reliures – près d'une centaine de pages en tout. Après quelques instants de lecture fascinée, Toussain comprit avec une horreur naissante que Blasi disait vrai. « Tout est vrai », pensa-t-il, hébété, « tout. » Il passa le reste de la journée assis dans son cabinet de travail, immobile, sans manger ni boire ; les écrits anciens étaient éparpillés autour de lui. À la tombée de la nuit, il se leva en titubant, comme s'il s'éveillait péniblement du brouillard d'un cauchemar. « Tout est vrai », murmura-t-il dans la pièce vide. Rassemblant soigneusement les pages, Toussain partit à la recherche du cardinal Julin.

Ville d'Avignon ~ Palais des Papes ~ Juin 1347

La salle du conclave du palais papal était ornée de fresques représentant des scènes religieuses et de portraits de dignitaires pontificaux. Des tapisseries flamandes recouvraient les somptueux appartements. La salle s'étendait en longueur et en largeur sous d'imposants murs. Son sol s'étendait comme un océan sous la charpente massive du plafond. Les poutres cintrées de la Le toit ressemblait à la coque inversée d'un navire, peut-être même digne de l'odyssée de Noé. Le hall servait de chambre d'hôtes au palais – une suite pour les dignitaires de passage – et pouvait convenir à tous. Roi.

Des gardes et des serviteurs entraient et sortaient en masse de l'entrée de la salle, déballant les affaires du roi Philippe.

Des bagages. « Faites place ! » tonna une voix depuis l'extérieur. L'entrée se dégageda tandis que des gardes, hallebardes à la main, entrèrent, escortant un cardinal corpulent jusqu'au fond de la salle du conclave. Ils franchirent l'entrée et pénétrèrent dans une salle de banquet richement décorée avant de s'arrêter net.

Une grande table trônait au centre de la pièce. Seul, assis dans un fauteuil à haut dossier dominant la table, le roi Philippe savourait de l'agneau. Il dînait en solitaire. Devant lui, la table était recouverte de plats d'or et d'argent. À ses côtés, un valet était prêt à lui resservir du vin.

Un des gardes frappa le sol de sa hallebarde et s'adressa à la salle : « Le cardinal Julin du Saint-Siège sollicite une audience auprès de Sa Majesté le roi Philippe de France. » « Faites-le entrer », aboya Philip en toussant la bouche pleine de viande.

Les gardes laissèrent le cardinal Julin poursuivre sa route, puis ils se retournèrent et quittèrent la salle. Les deux hommes s'écartèrent alors et restèrent immobiles de part et d'autre de l'entrée. Julin s'approcha de la table et s'inclina. « Votre Majesté. »

Philippe leva les yeux, s'essuyant négligemment le menton gras : « Comme toujours, Cardinal, vos cuisines rivalisent avec les miennes, et le service est incomparable. Julin, avez-vous considéré ma proposition de prendre la direction de mes cuisines et de ma salle de banquet ? Je vous récompenserai au double, et même plus que ce que vous possédez déjà. Je n'attends rien de plus de Sa Sainteté que ce que vous faites actuellement. »

Julin sourit et s'inclina de nouveau, rougissant sous le compliment culinaire royal. « Je suis très honorée, Votre Majesté, mais je dois rester au service de l'Église. » Philippe lui serra la main. La tête pleine de déception.

« Eh bien. » Philip désigna un plateau d'argent. « Il semblerait que vous ayez même déconcerté mon valet, Julin. Qu'y a-t-il donc ? » Sur le plateau reposaient deux lampes à huile miniatures, un appareil en porcelaine à trois pieds et une boîte d'eau. Au centre, une boîte doublée de soie, finement ornée de peintures de dragons, contenait un nid de paille improvisé avec un unique œuf.

« Puis-je ? » demanda Julin.

« En effet » , acquiesça Philippe en contemplant les dragons peints.

Julin assembla les pièces. « Ça vient d'un navire marchand génois. J'ai pensé que ça pourrait vous plaire. » Il glissa les deux lampes et la boîte en place. Puis, il prit l'œuf et l'inséra dans le mécanisme. « Il faut allumer les lampes. »

« Apportez une flamme », ordonna Philippe en claquant des doigts. Le valet partit et revint avec une flamme.

Julin alluma les lampes. « L'huile est parfumée. L'œuf est prêt pendant que vous mangez et vous pourrez le déguster après votre repas. » Une flamme chauffait l'eau contenue dans la boîte sous l'œuf. Une autre brûlait derrière l'œuf, devant une plaque réfléchissante concave. La lumière concentrée

offrait une vue à l'intérieur de l'œuf.

Philip jeta un coup d'œil à l'intérieur et découvrit le jaune plus foncé de l'œuf, suspendu dans une lueur opaque. « Il m'en faut un. Comment s'appelle cet engin à trois pieds ? »
« Appelez ça comme vous voulez. C'est à vous, Votre Majesté », sourit Julin en se penchant devant le valet pour remplir le gobelet de Philippe. « Puis-je vous parler en privé ? »

Philip congédia le valet d'un geste et désigna une chaise. « Assieds-toi, Julin. Parle. » Julin se faufila sur la chaise.

« Fenêtre en forme d'œuf », marmonna soudain Philip avec un sourire.

"Votre Majesté?"

« Son nom ... » Philip désigna le trépied orné d'un dragon. « C'est une fenêtre en forme d'œuf, puisque je peux voir à l'intérieur. »

« Fenêtre sur les œufs... un excellent nom, en effet. » Julin s'éclaircit la gorge. « Votre Majesté, si je puis me permettre... je crois comprendre que vous êtes venu solliciter l'avis de Sa Sainteté au sujet d'Edward et... des événements fort malheureux survenus à Crécy. »

« Alors quelqu'un vous a induit en erreur », déclara Philip, devenant froid et distant. « Les conseils sont comme l'eau : partout et toujours changeants. Des conseils, j'en ai. Paris en regorge. Il me faudrait des armées. »

« Puis-je être plus direct avec vous, Votre Majesté ? » murmura Julin en se penchant, apercevant au passage les gardes de la porte.

« Gardes ! Laissez-nous ! » cria Philip. Les soldats sortirent de la grande salle et disparurent derrière des portes closes. Il se laissa aller en arrière et écouta Julin parler de la Pierre de la Porte des Gardiens des Apocryphes et de son utilisation potentielle comme arme contre les Anglais. Julin expliqua comment le roi pourrait l'aider, en lui fournissant suffisamment de soldats pour prendre le contrôle de la Pierre Porte.

« Ainsi, comme vous pouvez le constater maintenant », a déclaré Julin en résumé, « la situation est extrêmement critique et votre aide est essentielle. »

« Oh oui ! Bien sûr, bien sûr », déclara Philip en avalant les dernières bouchées de viande. Philippe baissa la tête, attrapa une serviette et se la plaça sur la bouche. Des halètements s'ensuivirent. Le visage du roi devint écarlate.

Julin se leva de son siège. « Votre... Votre Majesté ? » Julin prit un verre d'eau sur la table.

Philip laissa tomber la serviette, rejeta la tête en arrière et éclata de rire, faisant résonner le hall de ses éclats de rire. Entre deux gloussements, il toussa : « Des esprits... des légions de fantômes ? Oui, je le détruirai avec mes fantômes. Absolument ! Avec mes fidèles fantômes ! » Philip leva les yeux au ciel et hurla avec un sarcasme mélodramatique : « Va-t'en, Edward, ou je... »

« J'invoquerai mes fantômes sur toi ! »

Julin posa le gobelet et se laissa retomber dans son fauteuil, dépité. « Votre Majesté, je suis sérieux. »

Le visage de Philip se durcit. Il se pencha en avant sur un coude, lançant un regard noir tout en murmurant : « Moi aussi ! »
J'ai déjà levé une armée de fantômes, Julin, à Crécy. Ramène-les. Ramène mes armées. Permetts-leur de venger leur mort sur Edward. Ta pierre peut-elle tisser une telle magie ?

Julin tenta de s'expliquer davantage. « La Pierre-Portail... c'est une sorte de machine, cependant... »

Philip croisa les bras sur la table et l'interrompit : « Et, supposons que vous puissiez libérer ces fantômes. Que se passera-t-il alors ? Comment leur demanderez-vous de détruire Edward ? Dites-moi... »

Julin, comment les fantômes tuent-ils ? Peut-être qu'ils effrayeront Edward à mort ? » Il frappa son

Julin frappa du poing sur la table. Elle sursauta et se laissa tomber en arrière. « Quelle folie ! J'ai besoin de corps chauds... d'hommes ! »

« Entraîné au combat ! Il me faut des armes. Il me faut de l'argent. Si je voulais effrayer Édouard, je pourrais faire venir sa tête, accompagnée d'une cargaison de navires remplis des têtes de tous les Français qu'il a tués ! » Les yeux de Philip étaient des poignards glacés et Julin baissa les yeux.

Philippe se ressaisit et se laissa aller dans son fauteuil. « Malheureusement, Cardinal, mes convictions ne sont pas aussi... comment dire ... aussi raffinées que les vôtres. Je vois les batailles gagnées par le sang, la sueur et des armées bien équipées, et non par des fantômes. Je ne suis pas venu à Avignon pour des conseils, des prières, des promesses ou des histoires de pierres magiques. Comme je le sais bien, le Saint -Siège perçoit des impôts de la France et de l'Angleterre. La France a besoin de ces fonds pour assurer sa défense et je suis venu au nom de la France, en tant que son roi. »

« Votre Majesté, avec seulement quelques-uns de vos hommes, si je comprends bien... »

« Non, Cardinal, voici ce que je crois. Je crois que Sa Sainteté vous a manipulé. Je crois que Sa Sainteté ne souhaite pas m'accorder le prêt et vous a envoyé me faire une nouvelle promesse – mais cette fois, une maudite armée de fantômes. » Philippe retira l'œuf du dispositif, se rassit et commença à l'écaler. « Dites à Clément que sa petite ruse a échoué. »

Julin bondit de sa chaise. « Non ! Sa Sainteté ne m'a pas envoyé ! Il ignore tout ce que je vous ai dit ! Et il doit le rester ! »

Philippe se figea, son regard brûlant fixé sur le cardinal tremblant.

Julin trouva difficilement sa place et baissa la tête. « Pardonnez-moi, Votre Sainteté. Je suis un imbécile sans cervelle.

Philip reprit son épluchage d'œuf. « Il y a plus en toi que je ne le soupçonnais. »

Réfléchis à ceci, Julin ; j'accepterai de prêter quelques-unes de mes troupes à ta cause ridicule si Sa Sainteté m'accorde un prêt équivalent aux impôts perçus en France et en Angleterre. Si Sa Sainteté refuse, alors peut-être que tout le monde finira par apprendre comment Sa Sainteté cache cela — cette pierre hérétique qui lui appartient.

« Pourtant, Votre Majesté ! Vous ne devez pas parler de cela... »

« Je ne dois pas qu'on me dise ce que je ne dois pas faire, Cardinal », rétorqua Philippe avec résolution. Il se pencha par-dessus la table et murmura : « Garantissez mon prêt et vous aurez vos soldats. C'est l'accord. Maintenant, je dois me reposer. »

"Votre Majesté-"

« Ça suffit, Julin. On ne s'est jamais parlé. » Philip se retourna et cria à travers le couloir : « Valet, je suis... »

« C'est terminé ! Gardes, entrez ! » Les gardes réapparurent. « Accompagnez le bon cardinal jusqu'à la sortie ! Et videz mes appartements ! Plus de visiteurs ce soir ! »

« Oui, Votre Majesté. » Julin se leva, s'inclina et suivit d'un air sombre les gardes jusqu'à la porte.

~*~

Le lendemain, Philippe et Clément, accompagnés de leurs notaires, se réunirent dans la salle du Trésor. C'est alors seulement que Clément réalisa l'ampleur de la demande de prêt de Philippe, suffisamment importante pour ralentir la construction du palais papal. La rumeur se répandit ; des murmures parcoururent les couloirs. Les réunions tournaient mal et la plupart des dignitaires pontificaux, désormais conscients de la situation, préféraient ne pas déranger le pontife furieux. La plupart étaient également persuadés que Clément n'offrirait à Philippe qu'une portion, une promesse et une prière. Furieux et inquiet, Julin s'adressa à Toussaint, qui, à son tour, parla à Blasi avec la même inquiétude pressante. Si Clément découvrait leurs intentions, il risquait de les faire tous trois expulser du Collège, excommunier et jeter en prison. Blasi apaisa leurs craintes et se mit à l'œuvre, tissant une toile complexe qui semblait pourtant impossible à réaliser.

À midi, Blasi entra dans le hall des gardes, s'approcha d'un garde et lui murmura quelque chose à l'oreille. Le garde répondit par plusieurs hochements de tête et Blasi lui glissa une lettre et une pièce d'or. « Pas un mot à personne. Maintenant, tenez-vous prêts, il arrive », ordonna Blasi en plissant les yeux.

« Oui, Votre Éminence », dit le garde en s'inclinant tandis que Blasi s'éloignait à toute vitesse. Un instant plus tard, arrivant de Dans l'aile des dignitaires, le cardinal Firmus entra dans le hall des gardes. Conformément aux instructions reçues, le garde s'approcha de Firmus et lui remit la lettre.

« Votre Éminence », dit le garde en s'inclinant.

« Oui, qu'est-ce que c'est ? » souffla Firmus.

« J'ai trouvé cette feuille dans la cour. Il ne semble pas s'agir d'un ordre de garde. Est-ce peut-être important ? »

Firmus lut la lettre, pinça les lèvres et scruta le regard du garde.

« Sais-tu lire ? »

« Non, Votre Éminence. »

« Alors comment pouvez-vous être certain de ce que ce n'est pas ? » « Firmus l'interrogea. »

Le garde répondit sur la défensive : « Je connais l'aspect de ces ordres ; la plupart se ressemblent . Cette feuille ne porte aucune marque de noblesse. »

« As-tu montré cette feuille à quelqu'un ? »

« Je viens de le découvrir. Vous êtes le premier à le voir. »

« Bien, alors je vais la faire rendre. Vous ne devez parler de cette feuille à personne. Vous ne l'avez jamais trouvée. Comprenez-vous ce que je veux dire, soldat ? »

"Je fais."

« Si j'en entends parler, je vous convoquerai pour vous expliquer. Retournez à vos fonctions. »

« Oui, Votre Éminence », répondit le garde en s'inclinant avant de s'éloigner. Firmus jeta un coup d'œil autour de lui, le regard empli de cupidité et de culpabilité ; il serra la lettre contre sa poitrine et la relut :

Voici les conditions de Sa Majesté : il accordera en secret un dixième du prêt au cardinal qui _____
convaincra Sa Sainteté de

Accordez le montant total. Si le prêt excède sa demande initiale, Sa Majesté accepte également que le Cardinal reçoive un dixième de tout excédent. Brûlez cette feuille. N'en parlez à personne.

Firmus scruta les couloirs à la recherche de regards indiscrets. N'en voyant aucun, il glissa la lettre sous sa robe et s'éloigna à toute vitesse, ignorant que Blasi l'observait de loin, tapi dans l'ombre.

Moins d'une heure plus tard, Firmus se trouvait dans la Salle aux Quatre Fenêtres du palais, et il persuada Clément d'accorder un prêt encore plus important que celui demandé par Philippe, suggérant des sommes plus élevées et plus importantes. Les remboursements étaient fréquents. La discussion s'envenima. Rarement Firmus avait vu Clément aussi furieux. Pourtant, Clément s'appuyait souvent sur les conseils de Firmus pour les affaires d'État. Finalement , le pape accepta à contrecœur les suggestions du cardinal Firmus.

Ce soir-là, le roi Philippe et le pape Clément signèrent les documents. De cette transaction, Philippe entrevit la tête tranchée d'Édouard, Firmus se vit sur le trône pontifical et Blasi se remémora les visages de ses frères défunts. Toussaint et Julin se virent cardinaux de France, tandis que Clément prévoyait de nouveaux retards dans la mise en place de son immense appareil papal. La transaction satisfait tout le monde – tout le monde sauf Clément, ses trésoriers et...

le chambellan papal.

Le lendemain matin, le roi Philippe convoqua le cardinal Julin dans la salle du conclave. Philippe était assis sur le siège prévu à cet effet, le cardinal Firmus déjà devant lui, mains jointes, lorsque Julin fut annoncé. Les cardinaux échangèrent un regard. Tous deux étaient aussi curieux des affaires de l'autre, mais aucun n'osait parler ouvertement en présence de l'autre.

« Ah. Cardinal Julin, venez », dit Philippe en lui faisant signe d'avancer.

Julin s'inclina. « Votre Majesté. »

Philippe se tourna vers Firmus. « Vous disiez, cardinal Firmus ? »

Firmus s'éclaircit la gorge. « Je suis venu voir si vous aviez besoin de quelque chose, Votre Majesté. »

« Sa Sainteté envoie un cardinal pour veiller aux besoins de ses hôtes royaux ? J'ai amené ma propre armée de serviteurs. Pourquoi mériterais-je un tel traitement de faveur ? » Philippe se frotta le menton.

« Pas exactement, Votre Majesté. » Firmus s'éclaircit la gorge et jeta un coup d'œil à Julin. « Si cela plaît à Votre Majesté, puis-je m'entretenir avec vous... en privé ? »

« En effet. Cardinal Julin, veuillez patienter dehors. Cardinal Firmus, approchez-vous. » Julin s'inclina et quitta la salle.

Firmus murmura : « Votre Majesté, c'est moi qui ai obtenu votre prêt. Je suis venu discuter de la compensation. »

Philippe laissa échapper un petit rire. « Je vois que l'Église n'est pas exempte de corruption. Fort bien, Cardinal, on me doit trois tonneaux de vin dans la cave du Palais. Je vous en laisserai un – nous appellerons cela un cadeau, bien sûr. »

Firmus se tortilla. « Je ne peux l'accepter, Votre Majesté. Si vous me le permettez, je voudrais parler du dixième de l'emprunt. »

Philippe était stupéfait. « Le dixième ? Un dixième du prêt... à titre de compensation ? »

« La dixième, Votre Majesté, pour avoir convaincu Sa Sainteté d'accorder le prêt. »

Philippe fronça les sourcils. « Prenez ce que je vous offre, Cardinal. Cela vous suffit amplement. Désirez-vous du vin ? »

« Sa Sainteté ne le permettra jamais. Majesté, j'ai la feuille qui décrit les termes de notre accord. » Firmus glissa la page sous sa robe et Philippe la lut. Il haussa un sourcil.

« Quelles absurdités ! Qui a écrit ça à mon sujet ? »

« N'en êtes-vous pas conscient, Votre Majesté ? »

« Je n'ai jamais dit une chose pareille ! Et quant à une compensation, je garderai le silence sur ce sujet ! »

Philippe glissa le papier dans son gilet. « Si vous révélez à qui que ce soit que vous ou le cardinal Julin m'avez approché en espérant obtenir une part du prêt, j'en informerai Son... »

Sainteté que vous ayez tous deux conspiré contre lui ! Laissez-moi tranquille avant que je ne revienne sur mon silence !

« Oui, Votre Majesté. » Le visage grave, Firmus s'inclina et quitta la pièce. Une fois dehors, il jeta un coup d'œil à Julin et fronça les sourcils avant de s'enfuir précipitamment dans le couloir.

« Faites entrer le cardinal Julin », ordonna le roi. Les gardes obéirent.

Philip sortit le papier de sa veste tandis que Julin s'approchait et l'éventa lentement entre deux doigts. Il fixa Julin du regard, et Julin fixa le papier qu'il savait être le message de Blasi. Philippe éclata de rire et remit la feuille dans son gilet.

« Tu es très débrouillarde, Julin. Ne t'inquiète pas, tout va bien », dit Philip en riant. « Je t'ai simplement persuadée de garantir mon prêt, et tu l'as fait avec brio. Tu peux oublier que je t'ai mise en danger auprès de Sa Sainteté. » Il rit de nouveau. « Je savais bien que Sa Sainteté ne t'avait jamais envoyée. » Je vous connais trop bien. Ah ! et le cardinal Firmus croit que vous êtes également venus réclamer votre récompense. J'ai fait savoir que si l'un de vous avoue quoi que ce soit à ce sujet, je...

« Partagez cette affaire avec Sa Sainteté. »

« Mes plus sincères remerciements, Votre Majesté. » Julin s'inclina en souriant.

« Quant à votre pierre magique des Fantômes, je vous accorde mes soldats à des conditions strictes. Premièrement, Sa Sainteté ne doit jamais en savoir rien. Deuxièmement, mes hommes ne sont à votre service que pour un nombre limité de jours. »

« Très bien, Votre Majesté », répondit Julin.

« Vous aurez mon capitaine Bourne et ses hommes. Je lui fais confiance pour les affaires secrètes. Lui seul doit connaître tous les détails. Ne parlez pas à ses hommes ; il les commandera. »

« Bien sûr, Votre Majesté. »

« Il est actuellement à Avignon et dispose de deux cents hommes. Cela suffira, n'est-ce pas ? »

Julin secoua la tête : « En effet, non. Il y en a beaucoup trop. »

« Puis-je vous rappeler que nous sommes en guerre contre l'Angleterre ? Bourne maintient ses soldats unis, de peur que ses rangs ne s'affaiblissent par des divisions inutiles. Je fais confiance à son commandement et à son instinct. Il est le meilleur de ma Garde royale et je ne vois aucune raison de le perturber en divisant ses rangs ou son commandement, même pour un court laps de temps. L'offre est donc la suivante : deux cents hommes ou rien. Qu'en dites-vous, cardinal Julin ? »

« Deux cents, Votre Majesté », soupira Julin.

Le roi rota, prit une profonde inspiration et se laissa aller en arrière dans son fauteuil. Finalement, il se contenta de...

Le roi fixa Julin du regard avant de plisser les yeux, comme s'il était soupçonneux. Dans cet instant qui semblait durer une éternité, Julin baissa la tête, s'attendant presque à ce que le roi revienne sur sa décision et le congédie avec colère. Dans le silence absolu, figé dans ses pensées, Julin sentit l'immensité du hall, d'un silence de mort, peser lourdement sur lui.

Le silence pesant pesait sur ses épaules – il était assourdissant. Une appréhension grandissante lui brûlait le cou et le visage ; et il était tout à fait prêt à fuir la haute salle voûtée de sa propre maison d'accord, s'il en avait eu la permission soudaine.

« C'est fait », aboya finalement le roi Philippe. « Maintenant, donnez-moi les détails précis : quand et où le capitaine Bourne vous affrontera-t-il, et que lui demanderez-vous ? »

[Fin du chapitre 4]



Cette œuvre littéraire a été créée d'exclusivement en dédicace de

Edgar Allan Poe (1809-1849)

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.gothicnovel.org)~